

GoWeig

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Adobe Stock | Viorel Sima – réf. 265977822 | Jon Le-Bon – réf. 77172490 | crédits Envato Element twenty20photos – réf. L49KFGQ – réf. PLSU48Q | byrdyak – réf. NP4CLQ9 | Matthieu Biasotto © 2021. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Tous droits réservés. Ce livre est conforme à la nouvelle orthographe.

ISBN : 979-10-359-7341-4



# Playlist

Depuis une dizaine de livres, je me suis entouré de musique afin d'incorporer la mélodie au processus d'écriture. Dès le travail préparatoire, j'amorce une recherche des morceaux capables de s'accorder au mieux avec mes scènes, mes visions et la tonalité que je veux donner à l'histoire. Les sons, tout comme les mots, restent pour moi deux modes d'expression qui se répondent et dialoguent de manière indissociable au fil des chapitres. Après le piano de notre cher « Serghey », on retrouve ici une ambiance électro légèrement sombre et envoûtante qui, je l'espère, te permettra de t'immerger au cœur de l'histoire.

Je te conseille donc d'avoir la playlist « Solveig » sous la main, que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui nourrissent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

Lien de la playlist complète et QR code à scanner :





# Prologue

GoWeig



Aux portes de l'Arctique, lorsque la belle saison s'enfuit, le grand jour s'éclipse pour ne plus jamais vraiment revenir et nous laisser démunis. À croire que le soleil fait semblant de se lever afin de nous offrir un hiver long, implacable et si sombre qu'il immobilise nos âmes. On dirait alors un soir sans fin, une nuit hollywoodienne, une faible clarté étrange entre chien et loup. Et tandis que l'obscurité règne en maitresse sur ce territoire à la fois immense et sauvage, le mercure témoigne de températures impitoyables. Il faut avoir la peau dure et un mental en acier trempé pour survivre dans ces conditions polaires. Il y a peu de place pour l'humain dans les bourrasques violentes qui embrassent cet univers lunaire hérissé de pics neigeux et enveloppé de nuages. Ici, entre torrents glacés et volcans en sommeil, au cœur de l'État le plus vaste des États-Unis, la nature dicte ses lois et les hommes obéissent.

Dans ces contrées perdues, dessinées par les fjords et le *permafrost*, on croirait même distinguer par moments le poulx souterrain de la planète, une menace invisible qui craque jusque dans nos consciences, un battement sourd délimitant la frontière avec le monde connu. Toutefois, de rares courageux bravent le blizzard et la brume pour observer les aigles royaux sur les crêtes des glaciers, les grizzlys dans les forêts ou encore les baleines

majestueuses dans le golfe. Ce frisson d'une faune à la pureté brutale procure de belles images et de jolis documentaires que le reste des hommes regardent bien au chaud. On dit d'ailleurs, à juste titre, que l'Alaska est un joyau, un lieu d'aventures et d'explorations. C'est exact, mais c'est sans doute faire abstraction de la part américaine lovée dans le berceau des autochtones amérindiens.

Je parle d'un petit grain de civilisation qui prend racine dans les basses-terres de la baie de Bristol. De loin, ce bastion ressemble à un ilot de vie urbaine où s'agglutine la moitié de la population locale. Vu de près, sous un épais manteau blanc, ce n'est rien d'autre qu'un petit noyau de la société de consommation résistant à la rudesse des jours froids. Quelques blocs de béton ensevelis sous la neige, un ramassis de pickups et de *diners* aux néons tristes ainsi qu'un paquet de cons dont je fais partie : voilà un bon résumé de cette ville côtière répondant au doux nom d'Anchorage<sup>1</sup>.

Le quartier est à l'image de l'agglomération, ni beau, ni laid, simplement d'une affligeante banalité, une sorte de rêve américain vendu aux rayons surgelés. Entre les buildings bien moins hauts qu'à New York et les pavillons somnolant sous la poudreuse, tout est affreusement ordinaire. Gris. Calme. Lent. Et sans aucune forme de vie. À l'exception ce matin, de deux ou trois breaks stationnés devant *Rapper's Jack* qui trahissent les premiers conducteurs venus trouver du réconfort au fond d'un verre. À l'angle de ma rue, il y a l'éternel fourgon blanc du petit dealleur qui fournit les riverains, parce qu'il n'y a rien de mieux à faire dans le coin. À plus forte raison quand le mauvais temps s'annonce à l'aide de nouveaux flocons.

Et l'un d'eux virevolte au-dessus de mon hangar servant de studio, tournoyant vers le lampadaire, dans un silence que seul le mois de janvier peut offrir. Il tombe délicatement vers le trottoir pour venir se poser sur de longs cheveux roses. Des mèches pâles qui soulignent le visage angélique d'une beauté remarquable. Puis un autre atterrit à la commissure de ses lèvres charnues, presque sur ses joues creuses. Enfin, un dernier s'échoue sur ses faux cils qui ne battent pas. Étendue dans la neige, on croirait une

---

<sup>1</sup> Se prononce « Ankorage » pour les initiés.

créature retouchée pour la couverture des magazines. Son sein nu, laiteux et durci par l'air mordant, accueille un nouveau point blanc tandis que son regard vitreux fixe la fenêtre, là-haut. En direction d'un homme appuyé contre le rebord, les yeux horrifiés et le souffle court. Et ce type brun qui respire fort dans sa chemise cintrée, ce mec paumé incapable de détacher son regard de l'auréole rouge, en contrebas, s'échappant doucement de la Belle au bois dormant, c'est moi.

Je me suis toujours demandé quel genre d'homme je serais face au pire. Dans quelle case j'irais me ranger en situation d'extrême danger ou de menace imminente ? Quelles seraient mes réactions devant un cataclysme ? Est-ce que j'appartiendrais aux raisonnables tétanisés par la lâcheté ou au contraire, serais-je en mesure d'affronter l'effroi, de surmonter l'épreuve et d'assumer ? Je n'en ai pas la moindre idée alors que ma vie revêt d'un coup des faux airs d'apocalypse.

Penché au-dessus du vide, le temps reprend lentement sa course, je sens alors mon cœur paniqué cogner jusque dans mes tempes et dans mon cou à la vue de ce corps inerte. Pas moyen de me détacher de la victime, encore moins de réaliser la gravité de la scène. Son bustier est arraché, ses jambes sont luxées, elle n'a pas crié, sa chute n'a fait qu'un bruit grave et sordide. *Bor-del-de-mer-de. Elle avait 20 ans. À quel moment tout est parti en vrille ? Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus ce que j'aurais dû faire, ni même comment me comporter. Sa vie s'est arrêtée. La mienne est foutue. Brisée, comme sa nuque. Comment ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui me prend ? Je n'arrive plus à réfléchir !*

Je voudrais crier, mais rien ne sort de ma gorge asséchée par ce spectacle ignoble. Elle était magnifique, elle avait toute la vie devant elle et à présent ce n'est plus qu'un pantin désarticulé au crâne fracassé qui git sur le trottoir enneigé. Le temps se fige, mon esprit est pris au piège dans le noir. Mes idées se bousculent pour sauter à leur tour dans le vide du grand n'importe quoi. Je suis incapable de penser, je pue encore l'alcool et le seul geste qui me vient c'est de m'arracher les cheveux en poussant un soupir incrédule. *Je devais juste la shooter. Qu'est-ce qui m'a pris de boire ? Quelle connerie de mettre son comprimé sur la langue pour faire comme elle en*

*boite de nuit ! C'est un mauvais trip, je vais me réveiller ! Ce n'est pas possible ! Je veux sortir de ce cauchemar ! Je veux même sortir de ma tête !*

Mon talon heurte l'un de mes trépieds renversés quand je recule enfin en bredouillant son prénom, comme si ça pouvait la ressusciter.

— Savannah... Putain...

Portant ma main tremblante devant ma bouche, je lui demande pardon et cherche à comprendre comment une séance photo peut à ce point avoir mal tourné. D'un mouvement circulaire du regard, je contemple ce gâchis, mes spots jetés à terre, mes focales, mes éclairages parapluies destinés à une starlette qui ne brillera plus. Je donnerais n'importe quoi pour remonter le temps, je voudrais rembobiner et revenir sur la piste de danse, avant de prendre une mauvaise décision, avant qu'elle quitte ce monde. Mais on ne peut pas réparer ce genre d'erreur, il faut en accepter le prix. Je suis seul, atrocement seul pour affronter la suite, reste à savoir si j'aurai le cran de faire ce qu'il y a à faire. Je n'ai pas le moindre début de réponse alors qu'un bruit de portière couvre ma respiration haletante et que le ronflement d'un moteur provoque un frisson fatal le long de ma nuque. *Un témoin ? Nom de Dieu !*

J'ignore si j'hallucine, je ne sais pas si quelqu'un a vu la scène, ni même si je suis encore sous acide. Tout ce que je sais, c'est que mon instinct me pousse à reculer encore un peu plus de la fenêtre, à laisser mes yeux chuter sur le téléphone rose bonbon qui traîne à terre avant de m'emparer du mien pour appeler les autorités. C'est la seule chose à faire : assumer.

— 911, quelle est votre urgence ? Allo ? Je vous écoute.

Définitivement, le dernier rayon de soleil a disparu en moi. Je plonge dans l'obscurité en cherchant l'oxygène qui me manque. Ma trachée se comprime d'un coup, chaque cellule de mon corps cherche à retenir ce que je m'apprête à dire. Pourtant, je parviens à murmurer l'essentiel dans un souffle asphyxié.

— Je... Je l'ai tuée.



# Chapitre 1

GoWeig



« Je l'ai tuée » ce sont les derniers mots que j'ai prononcés. J'ai cessé de parler quand les lampes torches des policiers ont tranché mes ténèbres. Je me suis réfugié dans le silence lorsqu'on m'a mis à genoux en me ligotant comme un animal dangereux. Pas un mot n'est sorti de ma bouche dans la neige, face aux gyrophares et au voisinage médusé, ni même lorsque j'ai été écroué. Je me suis tu face à mon ami et avocat, Kyle aurait pu assurer ma défense, mais je n'en voulais pas. Inconsciemment, je voulais être broyé par le système judiciaire, sans aucun traitement de faveur afin de me racheter une conscience. Peut-être que j'avais besoin de payer le prix fort pour laver mon âme.

Quoi qu'il en soit, je n'ai plus rien dit, à l'exception de « coupable » devant la Cour et les parents de Savannah, juste avant les trois coups de maillets. Parfois, j'entends encore ce son grave résonner dans la salle d'audience me condamnant pour homicide involontaire. Il y a des jours où ça me fait pleurer alors que j'espérais qu'avec le temps, ça ne me fasse plus aucun effet. Je revois encore le juge annoncer le chef d'accusation, « *Second-degree Manslaughter* », je devais prendre quatre ans ferme, mais j'en ai écopé six, sans broncher. L'affaire Savannah Cayle n'est pas un banal fait divers. La mort de la fille du gouverneur nécessitait une sanction

exemplaire et je l'ai acceptée. De toute façon, ma vie venait de basculer de manière irréversible. Et puis... il le fallait.

Ce jour-là, je m'en souviens comme si c'était hier, le froid des menottes m'avait surpris, mais je crois qu'on s'habitue à tout. À se mettre à poil devant un uniforme, à tousser accroupi. On se fait peu à peu aux mœurs de la prison correctionnelle, à la violence, à la solitude, à la perte de repères et d'identité pour n'être réduit qu'à un numéro de cellule ainsi qu'un matricule. On prend le pli, on prend le pas, on prend le temps. De se refaire le film d'une journée où tout s'est arrêté, puis à ne plus le refaire pour cesser de se torturer et digérer ses choix. Des choix qui conduisent à perdre son humanité pour plusieurs années, sans doute pour toujours, qui sait ? Voilà quatre ans que je ne suis plus photographe, que je ne suis plus rien, simplement « 1610 ». Une référence, une statistique pour l'administration carcérale, un numéro que les matons aboient du soir au matin. Sauf ce mois-ci, en ce qui me concerne.

Pas de parloir, pas de promenade, pas de sport, ni de corvée de lessive, et encore moins de codétenus sur un matelas jeté à même le sol. Ma seule distraction est d'observer la buée que j'expire en claquant des dents, les yeux rivés vers un stupide triangle de ciel gris. La seule ouverture vers le monde extérieur dont les condamnés en isolement disposent aux confins de la prison d'État de Spring Creek.

Lors de mon transfert ici, quand j'ai aperçu au loin le pénitencier à travers les grilles du bus, je me suis fait la réflexion que l'établissement ressemblait à une colonie de vacances avec son toit bleu. Mais en me rapprochant, la vue des murs d'enceinte surmontés de barbelés, les miradors et les hommes armés m'ont vite rappelé que purger ma peine ne serait pas une sinécure. Dans cet enfer, il faut filer droit, raser les murs, sous peine de s'attirer un paquet de problèmes et de finir comme moi, dans le bâtiment D. Enfermé pour quelques semaines derrière une porte blindée et courber l'échine dans 9 mètres carrés, la punition extrême à ce qu'on dit, je m'en accommode, cela dit. Je n'ai pas à entendre les autres palabrer ni se confier, avec ce séjour au mitard, je n'ai pas à supporter leur état d'âme, c'est déjà ça.

Quelquefois, je me hisse sur la pointe des pieds pour apercevoir un bout de montagne, cette vue étroite me rappelle ma vie d'avant, mais ça ne me tire plus aucune larme maintenant. Dans cette cellule, j'ai un peu perdu la notion du temps, même si je raye le béton régulièrement. Je tente de me repérer avec les plateaux-repas, difficile de compter quand le jour ne se lève pas, et puis ça fait mal aux doigts de graver la pierre gelée. Je soupçonne la direction de diminuer le chauffage dans le quartier de haute sécurité si bien que j'occupe mes journées à faire des abdos, à marcher en rond, à me réchauffer avec des séries de pompes quand mon état me le permet.

Et justement, le tintement des clés des gardiens s'invite dans mes pensées. Le cliquetis grave résonne contre les murs lésardés et un maton se présente devant la porte. Accompagné du « Jap' » – le toubib de service mordant invariablement dans un hotdog – et de Davis, le seul gardien que j'apprécie ici-bas. Posté en tête du trio, le bulldog un peu roux et bedonnant que je ne connais pas, m'aboie dessus.

— Face au mur du fond, détenu 1610 !

Docile, je m'exécute puis on me saisit les poings sèchement pour attacher mes mains dans le dos avant que l'acier ne me cisaille les chevilles.

— Tourne-toi.

Le médecin aux yeux bridés mastique sa dernière bouchée, enfile ses lunettes ainsi que ses gants sous le regard imperturbable des deux gardiens. Davis tient un pèse-personne électronique et garde une main sur son arme à la ceinture, je trouve son attitude bizarre. Il se fait violence pour ne pas croiser mes yeux et j'aperçois furtivement mon visage creusé dans le reflet des montures du Jap'. J'y vois ma gueule endurcie par la force des choses et rongée par une barbe négligée. Le médecin ouvre ma combinaison jaune et dévoile mon torse avant de plisser les yeux et de laisser échapper un rictus étrangement satisfait. Il déglutit et hoche la tête tout en s'emparant de son formulaire.

— Ça cicatrise, c'est bien. On dirait que tu as eu chaud...

Lentement, je m'autorise à baisser les yeux pour observer mes côtes constellées d'ecchymoses et cette suture au centre d'un hématome virant au jaune. Ses doigts couverts de latex me palpent sans douceur alors qu'il m'ausculte.

— Tu as encore mal ?

Face à mon silence, il griffonne sur son dossier puis lève la tête vers moi en se dévissant la nuque tant je le dépasse.

— On a la peau dure, à ce que je vois. Tu vas pouvoir retourner avec les autres.

Cette nouvelle ne m'enchanté pas des masses, Davis le sait. Je musèle mon appréhension de revenir dans le bâtiment B dédié aux longues peines alors qu'il règne ici une atmosphère anormale. Le Jap' sourit sans que je comprenne pourquoi puis il tapote mes épaules en me donnant l'impression de jauger mon envergure.

— Regardez-moi cette carrure ! Je vous l'avais dit, les gars.

Je reste muet alors que le médecin dégaîne un billet de 20 dollars et s'adresse à ses collègues en me donnant l'impression de les narguer.

— On va le peser pour en avoir le cœur net. Sortez le fric.

Davis remet la balance au toubib qui la place à mes pieds tandis que le rouquin reste aux aguets et extirpe de sa poche l'argent demandé. J'ignore ce qu'il se trame, mais j'obéis, telle une bête de foire sur laquelle on parie.

— Et voilà ! J'en étais sûr !

Heureux comme tout, le médecin frappe dans ses mains et crie victoire.

— 87 kilos de muscles... On aboule la monnaie, les mecs !

Le premier gardien râle comme un voleur, Davis, bon joueur, paye rubis sur l'ongle, et le chauve quitte la pièce en concluant tout haut.

— J'ai l'œil, je vous avais prévenus. Davis, tu le ramènes dans le bloc B.

Avec un cynisme surprenant, le Jap' compte ses biffetons dans le couloir, suivi du roux qui m'adresse un regard noir, furieux d'avoir perdu 20 balles en misant sur mon poids. Une fois seul, Davis secoue la tête et referme ma combi.

— M'en veux pas, La Tombe.

En employant le surnom qu'il m'a lui-même trouvé, il sait pertinemment qu'il n'aura pas la moindre réponse. Même si je n'en pense pas moins.

— Me regarde pas comme ça, c'était juste un pari débile entre nous.

Je veux bien le croire... Avec ses cheveux coupés à la tondeuse, ses joues bien rasées et son regard tendre, il n'a pas mauvais fond. C'est le genre de gars qui ne ferait pas de mal à une mouche, et qui s'est rabattu sur un boulot de merde parce que ça paye les factures. Fermement, il me pousse vers la sortie puis soupire dans le couloir tandis que j'avance à pas réduits dans le tintement métallique de mes chaînes. Le chahut lointain se précise devant les grilles du sas et Davis présente son badge tout en reprenant.

— Je sais que tu n'y es pour rien, mais... essaie de rester en vie et de ne pas retourner en isolement, cette fois.

Les hurlements des détenus écrasent mon silence, tout comme les bips stridents, les sirènes assourdissantes et le grincement sordide des barreaux. Changement de bloc et d'ambiance. Les types en cage lâchent des cris de rage et des menaces, alors que mon cœur s'emballe. Ici, l'air est épais, ça pue la sueur et la testostérone, un parfum de violence qui plane sous les néons et va fatalement me rattraper. Devant ma cellule, Davis desserre à nouveau les mâchoires.

— T'aurais dû me dire que les *Numbers* voulaient te planter...

Je reste muet, de toute manière le mal est fait. Ce serait trop long à expliquer et je n'ai toujours pas envie de parler. Il m'ôte les menottes devant ma paule et murmure à mon oreille en me guidant à l'intérieur.

— Fais gaffe à toi. Je ne peux plus te protéger. J'ai le chef sur le dos en ce moment.

Retenant mon souffle, plus seul que jamais, je l'observe refermer mon antre et lui adresse un signe de la tête pour simplement valider cet état de fait. Son regard désolé m'abandonne, puis il reprend son rôle de maton, en cognant avec sa matraque sur les barreaux des cellules voisines afin d'obtenir un semblant d'ordre.

Il me reste à encaisser la nouvelle, à faire profil bas, à survivre jusqu'à la fin de ma peine. Réprimant un nœud au creux de l'estomac, je masse ma nuque, je peux presque sentir le poids du nombre 21 tatoué à cet endroit-là. Il me faut digérer le fait d'être plus que jamais en danger. Je ne suis pas comme eux, je n'ai pas de sang sur les mains contrairement à mes voisins. Je dois ravalier ma peur, accepter mon sort comme j'ai accepté de croupir ici sans avoir commis le moindre crime.

# Chapitre 2

## Sixtine



*Respire. Profondément. Reste calme. Ne regarde pas en bas.* Mes poumons s'emplissent de l'air vivifiant qui s'engouffre dans les gorges glacées depuis la vallée. Suspendue à 150 mètres au-dessus du sol, je cherche une prise moins friable en m'interdisant d'observer le panorama vertigineux. *Oublie que tu n'es pas assurée. Dis-toi que c'est comme si tu avais un harnais.* Sans filet, avec un peu de magnésie au creux des mains, dans un habile transfert du poids de mon corps, je prends finalement appui sur la paroi, et trouve refuge contre la roche, ce qui m'offre une position plus confortable, une trêve ou du moins une courte pause. Mon cœur tape fort, parce que je ne peux pas rester plantée là éternellement, il me faut à présent traverser la cavité de part en part.

C'est prodigieusement périlleux et inconscient, l'exercice m'oblige à être suspendue à une corde tendue qui relie l'autre section du parcours. *Courage !* D'un coup d'œil sur la montre, je constate que je ne suis pas aussi rapide que je l'aurais voulu. J'aperçois furtivement que Carly se connecte, mais j'oublie tout de suite mon amie pour défier la gravité. La corde couine dans un chuchotement peu rassurant lorsque je me lance. Ma progression au-dessus du vide est ponctuée par le murmure d'un léger éboulis qui attire mon attention et affole mon poulx. Au-dessus de ma tête,

dans le contrefort de la voûte rocheuse, un oiseau s'envole et le battement de ses ailes me distrait. Pourtant, si j'en crois mon gabarit, il va me falloir rester concentrée, car je dois sauter pour rejoindre l'autre tronçon. Un bond assez petit pour être à ma portée, mais suffisamment grand pour sonner la fin de la partie en cas d'échec. *Personne n'a l'idée de baliser les voies d'escalade pour des femmes de 1 mètre 52 !*

*Respire encore. Profondément. Reste calme. Surtout, ne regarde pas en bas.* Le bras tendu vers la surface rocheuse, j'estime mes chances de m'agripper à la pierre, je peux le faire. À condition de bondir au bon moment. La peur chevillée au corps et l'adrénaline battant son plein, je prends mon élan d'un mouvement de balancier avant que mes forces ne m'abandonnent. *À la une, à la deux, à la trois.* Je me jette en avant, comme si ma vie en dépendait. Et je réalise que c'est le cas lorsque je manque ma prise, que mes doigts griffent la pierre sans parvenir à la saisir. Le vide m'aspire malgré mes tentatives désespérées de me retenir. Je dégringole à une vitesse hallucinante. Ma chute dans le gouffre infini m'arrache un cri désemparé. D'un mouvement réflexe, je presse le bouton pause. Le temps se fige, le menu circulaire m'apparaît dans cet autre monde, et je retire de mes mains moites le casque de réalité virtuelle qui me barre les yeux.

— Encore perdu ! Toujours au même endroit !

Maudissant ma petite taille qui me gêne même dans un univers digital, je libère mon carré plongeant des sangles grises de mon Oculus Quest 2. Tout en retirant les manettes qui pendent à mes poignets, je me fais le serment de finir ce niveau tôt ou tard. Le réel me rattrape alors dans la pénombre d'un salon confortable, devant une cheminée aux lignes épurées. Plantée au milieu de meubles laqués choisis au gré des vidéos de décoration postées par les influenceuses du meilleur goût, je ne suis qu'une piètre alpiniste virtuelle. Mais aussi et surtout une brune mal coiffée qui va finir par être en retard. Je range à la hâte mon casque blanc sur son support, et me précipite sur un dernier café.

— Alexa, ouvre les stores du balcon, s'il te plaît.

Je n'avais pas vu l'heure, définitivement, il faut que j'arrête de jouer dans le *metaverse* avant d'aller bosser. La clarté inonde à présent la pièce aussi



blanche que mon peignoir, les volets roulants disparaissent pour dévoiler à travers la baie vitrée Anchorage assiégée par la neige, sous un ciel bas, rehaussé de quelques zones argentées. Un décor parfait pour un beau selfie en noir et blanc avec ma ville en toile de fond.

— Alexa, rajoute du café à la liste de course, allume ma chambre et donne-moi la température extérieure.

Difficile de se passer de l'assistante vocale, on prend vite l'habitude des ordres exécutés dans la seconde. J'apprends qu'il fait -18 °C alors que je poste ma figure, presque sans filtre, sur mon compte Instagram. Pour légende, je me contente d'une pensée piquée au psychologue français Jacques Salomé.

« Dans un couple, peut-être que l'important n'est pas de vouloir rendre l'autre heureux, c'est de se rendre heureux et d'offrir ce bonheur à l'autre. »

Avec 40 000 abonnés au compte, mes premiers likes et commentaires ne tardent pas, tout comme l'appel en visio de mon prince charmant.

— Bonjour, beauté. Pas encore prête ?

— Tu m'attrapes au vol.

Je retrouve sur mon écran OLED sa mâchoire carrée, sa coupe impeccable et sa cravate sagement alignée, Ramy m'adresse un sourire digne des publicités avant de s'adonner à notre petit rituel.

— Je ne pouvais pas me rendre au bureau sans te souhaiter une bonne journée.

Je le soupçonne de guetter mon compte pour savoir quand me contacter, mais qu'importe, sa petite attention crée une routine que j'apprécie.

— Et tu as pris mon post comme une perche tendue ?

Haussant les épaules, il plaide coupable en rétorquant d'une moue angélique.

— Plutôt comme une invitation à méditer. Tu es radieuse et ça me suffit pour être heureux.

— Radieuse ? Tu n'es pas obligé de me mentir, tu sais ?

Je vois bien à l'écran que je suis fade et fatiguée, mon teint est à l'image de ma chambre : pâle. Je m'agace toute seule d'admirer les reflets auburns de ma coloration et de me recoiffer en pure perte devant mon portable, alors que Ramy en profite pour prêcher en faveur de sa cause.

— Ok, je suis grillé. Et de toute façon, ce qui me rendrait vraiment heureux, ça serait de pouvoir enlever ton peignoir blanc...

— C'est impossible. Et c'est entièrement de ta faute, monsieur l'assistant du Procureur.

Il râle faussement, comme le ferait le gendre idéal dans une série B. Je me fiche pas mal de ses arguments, et lui rappelle qu'il a décidé de son plein gré de travailler loin d'ici pour sa carrière. Un peu espiègle, j'ouvre alors ma commode et dispose mes dessous sur le lit avant de changer de caméra afin d'en faire profiter mon petit ami.

— En tout cas, tu rates ceci, mon cher...

— C'est de la torture ! Je peux au moins assister à l'essayage ?

D'un claquement réprobateur légèrement coquin, je lui confisque son petit fantasme.

— Pas ce matin. Je suis en retard pour le boulot.

— Allez, Sixtine ! Dis-moi que ce n'est que partie remise ?

— J'aurais préféré t'entendre me souhaiter bonne chance.

— Pour ton interview à la radio ? C'est vrai, c'est aujourd'hui !

Je le pose sur le matelas et lui offre la vue de mon plafond immaculé pendant que je prépare mes affaires, mais ça ne l'empêche pas d'être égal à lui-même.

— Tu n'as pas besoin qu'on te dise bonne chance : tu es une tueuse !

L'alarme programmée se met à sonner, je devrais déjà être en route à l'heure qu'il est.

— Je n’aime pas ce terme, tu le sais. Et il faut vraiment que je m’active.

Ramy a tout juste le temps de prononcer un « je t’aime » un peu mécanique mais qui a le don de me satisfaire, avant que je ne coupe la communication pour sauter dans mes vêtements en quatrième vitesse. Lissage de cheveux méticuleux, frange bien droite, maquillage en règle, dentelle noire et chemisier assorti sous un tailleur blanc : direction la vraie vie, pour mon quart d’heure de gloire.

# Chapitre 3

Sixtine



J'ai quitté mon garage sans demander mon reste, Alexa a activé l'alarme de la villa, et à bord de ma Tesla, je roule à présent vers le centre-ville en douceur, route enneigée oblige. On dit que la musique adoucit les mœurs, alors j'évite de pester après la chaussée mal salée et monte le volume pour maîtriser ma tension. C'est inscrit sur ma montre connectée, je file du mauvais coton, mes constantes sont à la hausse, alors je fredonne de plus belle en marquant le tempo d'un balancement rythmé de la tête. À faible allure sur Old Seward Hwy, mon itinéraire bifurque au niveau du carrefour dominé par le Starbucks avant de m'engager sur Dimond Blvd et longer le parking de son centre commercial recouvert d'une épaisse couche de poudreuse. Le trajet GPS me pousse à contourner les enseignes commerciales tranchant dans la faible luminosité et je me charge de trouver une place à proximité du bâtiment aux vitres fumées.

Jouxant H&M, l'entrée des studios KGOT – FM me réserve un accueil digne des personnalités célèbres. Je m'examine une dernière fois dans le rétroviseur, je m'assure que l'eyeliner soulignant mes yeux verts soit bien symétrique et j'ajuste l'inclinaison de mon joli petit béret blanc. Fermant mon long manteau assorti à mon couvre-chef, je presse le pas pour

rejoindre le petit comité inquiet de ne pas me voir arriver. Le trac me ronge peu à peu lorsqu'un vigile vient à ma rencontre et m'ouvre aussitôt la voie.

— Bonjour, madame Slater. Venez, je vous prie, vous passez à l'antenne dans trois minutes.

Dans les couloirs surchauffés, je fends une ruche en pleine activité, on s'empare de mon manteau, un technicien m'équipe d'un casque, une assistante m'offre un café, le tout, sans que je n'aie besoin de m'arrêter de marcher sur les talons du responsable de la sécurité. Le gorille se poste devant la porte du studio, une stagiaire me remet le fil conducteur de l'émission et j'aperçois l'animatrice à pied d'œuvre qui m'invite à entrer d'un signe du menton.

Sans un bruit, à la fois dans la peau d'une intruse retardataire et avec un léger syndrome de l'imposteur, je m'installe face au micro alors que l'émission est bien entamée. J'ai affaire à une blonde platine qui affiche la cinquantaine bien liftée et parfaitement assumée. Élégante jusqu'au bout des ongles, portant un parfum poudré qui lui va bien, la présentatrice se veut très professionnelle si bien qu'elle s'offre une belle transition et me fait entrer dans la cour des grands par la grande porte.

— Mes amis, je vous l'avais promis, nous avons eu un léger retard sur la programmation, mais mademoiselle Sixtine Slater nous fait l'honneur d'être parmi nous.

Mes premiers pas sur les ondes ressemblent à un bredouillement timide qui veut dire bonjour, mais rapidement mon interlocutrice me met à l'aise et assure ma promo.

— On ne vous présente plus à nos auditeurs, beaucoup sont aussi vos lecteurs, votre dernier livre *Entresoi et autres moi : la vie 4.0 dans le metaverse* est un succès.

L'impression d'être la coqueluche locale m'envahit, c'est agréable, mais je ne suis pas dupe et il y a bien longtemps que la vie m'a enseigné l'humilité. Je me contente d'un sourire crispé alors qu'elle examine l'exemplaire envoyé par mon service presse avant de reprendre de plus belle.

— Si ma fiche est exacte, vous êtes non seulement auteure, mais aussi une psychiatre renommée. Pouvez-vous nous en dire plus ?

— Oui, je... Je suis praticienne diplômée en santé mentale psychiatrique, je statue également à la tête du Comité consultatif de libération conditionnelle, notamment pour la prison d'État de Spring Creek.

— Il paraît que vous avez la réputation d'être redoutable, je me trompe ?

— Redoutable, je ne sais pas. Intransigeante, c'est certain.

— J'imagine que c'est parce qu'il faut savoir montrer son autorité face aux détenus. Surtout lorsqu'on est une femme ?

— Ce n'est pas une question d'autorité ni de rapport homme-femme.

— Ah bon ? Qui l'eût cru ?

— C'est pourtant la vérité. Je pense que tout s'articule autour du respect que j'instaure et de la confiance qu'il me faut inspirer. D'ailleurs, je les accompagne durant tout le parcours carcéral à la demande de ma hiérarchie et des détenus.

— Et les choses ne dérapent jamais ?

— En général, j'impose suffisamment de règles pour que les évaluations se passent bien.

— Vous ne vous sentez jamais en danger face à eux ? Est-ce qu'il vous est arrivé de perdre le contrôle au cours de votre carrière ?

Elle me donne l'impression d'avoir un appétit aiguisé pour les informations croustillantes et m'observe comme si j'étais un dresseur de lions ou un plongeur au milieu de requins.

— J'évite de perdre le contrôle et je crois que je me montre sévère, avant tout pour leur rendre service. Parce que je veux être certaine que l'individu que j'évalue soit prêt lorsque je donne mon aval.

— Prêt à quoi ?

— Prêt à retrouver la société, sa citoyenneté. Prêt pour sa deuxième chance, aussi.

— C'est joliment dit.

— C'est surtout utile, si on veut que le sujet ne représente plus un danger pour les autres et parfois pour lui-même, par exemple.

— En gros vous êtes un rempart contre la récidive ?

— En quelque sorte. Pour moi, la récidive est un échec de la chaîne pénale. Et j'essaie autant que faire se peut de limiter la casse de ce côté-là.

— Et l'Alaska vous remercie pour votre conscience professionnelle !

Rapidement, nos échanges se veulent plus fluides et le trac disparaît, elle renchérit aussi sec.

— D'après mes informations, vous animez également des ateliers.

— Plutôt des stages.

— Oui, pardon, des stages de libération de la parole, c'est exact ?

— Vous êtes bien renseignée, en effet.

— Je suis comme vous, j'essaie de bien faire mon job. Justement, j'ai lu votre bouquin, rentrons dans le vif du sujet, si vous le voulez bien.

Stupidement, je murmure « avec plaisir », et réalise que tout ceci n'est qu'une chorégraphie marketing pour laquelle l'animatrice maîtrise à la perfection chaque rouage, si bien que je me sens inutile quand elle poursuit.

— À travers ce guide, vous répondez à cette grande question : comment se construire à travers son identité numérique ? C'est un bon résumé, non ?

— Disons que je lance une piste de réflexion sur la manière d'accueillir les interactions sociales et les preuves d'amour, même lorsqu'elles ne sont que digitales.

— Donc « loin des yeux, loin du cœur » est un adage obsolète selon votre théorie ?

— Ce n'est pas tout à fait mon propos. Ma thèse consiste à dire qu'aussi virtuelles soient-elles, les marques d'affection nous impactent avec la même intensité. Notre cerveau les accueille de la même manière sans faire de distinction.

— Un peu comme lorsque l'on rêve ou que l'on fait appel à nos souvenirs ?

— En effet, c'est ce que j'aborde dans le premier chapitre.

— Si j'ai bien compris votre livre, face à un post, une vidéo, un petit mot, notre esprit déclenche les mêmes émotions que dans la réalité, c'est bien cela ?

— Dans les grandes lignes, oui. Que les stimuli soient numériques ou réels, positifs ou négatifs, les mécanismes émotionnels sont semblables.

— On termine cet ouvrage avec un sentiment étrange. Étrange, mais agréable. Comme si on acceptait cette espèce de vie dans la vie. Comme si le *metaverse* était dans l'ordre logique de l'évolution.

Mon téléphone vibre et je bloque immédiatement le message de Carly en adressant un regard désolé à la présentatrice. Puis je me racle la gorge, histoire de conclure.

— Si l'on considère qu'internet vient de franchir un nouveau cap et que notre projection mentale dans le digital est inévitablement liée à la marche du progrès... alors il y a tout à gagner à jouer le jeu et à s'adapter. C'est le propre de l'humain, s'adapter.

J'ai droit à un « tout à fait » qui sonne la fin de l'entrevue. Son sourire ne devient qu'une façade lorsqu'elle consulte l'heure, d'ailleurs c'est elle qui a le dernier mot avant de rendre l'antenne et de couper nos micros.

— Merci Sixtine, à bientôt.

J'estime m'en être bien sortie, je m'attends presque à devoir signer son exemplaire, mais de toute évidence, ma naïveté éditoriale me perdra. Tout ceci n'est qu'une orchestration commerciale, je le réalise pleinement quand elle délaisse mon livre sur le coin de la table. Elle m'ignore parfaitement, avant de parler avec les ingénieurs du son de la prochaine plage de la programmation.

L'égo légèrement froissé, j'en tire une nouvelle leçon d'humilité et reste polie en m'éclipsant pour remonter le couloir. Après tout, je ne suis qu'un quidam ayant couché ses hypothèses sur du papier. Les pieds bien sur terre, la tête froide, je quitte le studio, on me rend mon manteau, la fraîcheur s'invite à la sortie et je suis surprise par l'attroupement au pied du bâtiment. Quelques journalistes locaux bravent la neige pour m'interroger tandis que je m'apprête à regagner mon véhicule ainsi que l'anonymat.

— Mademoiselle Slater ? Vous avez quelques secondes à m'accorder ?

— Je viens d'enlever ma tenue d'écrivain, je suis à nouveau psychiatre et on m'attend à Spring Creek.

Je cherche à contourner le groupe mais la presse insiste.

— Docteur Slater, le cas de Terry Altman vous a-t-il poussée à travailler pour les prisons ?



Mon estomac se noue à l'évocation de ce patient, pourtant je garde le sourire.

— Je suis désolée, je dois y aller.

— La rumeur dit que la tuerie de Juneau vous a marqué à vie. Info ou Intox ?

Derrière un masque toujours courtois, je me contente de me taire et de déverrouiller ma voiture. Car il y a une part de vrai dans ces questions irritantes, et cette part, je refuse de la partager. Serrant les dents, j'avance vers ma Tesla avant de me figer devant une femme plantée dans la neige qui m'adresse un regard noir sous un bonnet de laine vert. Sa figure rougie par les températures glaciales se verrouille, ses traits usés me condamnent, mais pas autant que la pancarte qu'elle tient.

« Tu n'as pas honte ? »

Quelques mots rageusement griffonnés au feutre qui se plantent dans mon cœur. Devant ce panneau en carton, je ne peux que baisser les yeux et me réfugier dans ma voiture. Mon cœur se met à dévisser, je perds pied. Elle a raison, si bien que je fuis en direction de la prison.

# Chapitre 4

GoWeig



Davis est bel et bien parti, les cris se sont estompés, le quartier des longues peines a retrouvé un semblant de calme. Une paix achetée par les smartphones qui passent de main en main et grouillent dans chaque cellule. La plupart des taulards appellent leurs femmes et maîtresses, d'autres s'astiquent sur du porno en ligne, les stups continuent leur business à l'extérieur et moi, j'embrasse la solitude.

Retour à la case départ, dans cette piaule où mon ancien codétenu a voulu me planter en pleine nuit. Juste là, sur ce lit superposé. Je ne me suis pas assez méfié, il était payé pour me fumer, ça n'avait rien de personnel, à ce qu'il paraît. De mon côté, je m'en suis sorti de justesse pour finir en isolement. Quant à lui, il appartenait aux *Numbers*, et il a terminé à l'hôpital. J'évite de trop y penser, je refuse de céder à l'angoisse d'avoir ma tête mise à prix et profite de la chance que j'ai d'avoir de nouveau une fenêtre. J'admire la vue au-delà des barbelés, les bois immenses, les montagnes au loin, toute cette nature paisible. Ce spectacle rappelle à chacun d'entre nous que s'il nous venait l'idée stupide de concocter une évasion, on n'irait nulle part.

Et c'est sur cette réflexion que le vacarme reprend dans le bloc. L'agitation précède la venue d'un gardien au bouc millimétré et aux traits sévères, un maton posté devant ma cellule et aboyant depuis sa bouche pincée.

— 1610 ! Contre le mur ! Tu as un nouveau coloc.

*Une chance sur deux pour que ce soit un fils de pute missionné par le gang qui veut ma peau.* Aux côtés du gardien se dresse un détenu qui semble terrifié d'être ici. Il tend ses poignets afin qu'on lui ôte les bracelets tandis que je l'observe sans ciller. Un blanc-bec portant la combinaison orange des « petits joueurs », légèrement plus petit que moi, qui a le regard effrayé. Le genre d'expression qu'ont les nouveaux quand ils débarquent en Enfer. Poussé légèrement dans le dos, il marque un à-coup en pénétrant dans ma chambre comme on plonge dans l'arène. Le maton me désigne de l'index avant de refermer.

— Je te conseille de ne pas lui casser la gueule, cette fois.

La lourde porte claque, et il ne reste que la respiration stressée d'un intrus dont la présence m'exaspère. L'ancienneté m'offre naturellement l'ascendant sur lui. Il transpire la peur alors que je pue l'habitude. Et nonchalamment, je fais le tour de sa personne en percevant presque les battements de son cœur alors qu'il balbutie.

— S... Sois tranquille. Je... Je veux pas de problème...

*Grave erreur, on ne joue jamais cartes sur table à Spring Creek, c'est bon pour se faire bouffer tout cru.* Un pas après l'autre, je le contourné, l'examine, le cerne. Plutôt bel homme, même si je ne mange pas de ce pain-là, il a le visage accrocheur, un charme slave. Ses yeux clairs qui ne savent pas tricher me feraient pencher pour des origines russes, très probablement. Il s'entretient, mais ce n'est pas un manuel vu la finesse de ses mains. Pas de tatouage apparent, son regard est presque celui d'un gamin. Il faut le voir tenir son baluchon comme si j'allais le racketter. Je le soupçonne d'être un col blanc, trop propre pour avoir connu la violence de la rue. Sa coupe d'enfant des beaux quartiers me fait penser à un banquier, peut-être même à un trader. Il est comme moi, il n'a pas la trempe d'une ordure.

— Je m'appelle Kalon. Je te le dis direct, je suis pas un *Numbers*.

*Silence pour moi. Respiration crispée de son côté.*

— Il paraît qu'on t'a cherché des noises. Moi, je suis réglo.

*Définitivement, c'est un petit joueur.* Terminant mon inspection, j'affine mon jugement et il reste suspendu à mes lèvres aphones depuis quatre ans. Je m'adosse alors au mur en jugeant sa réaction. Pour se donner une contenance, il meuble le vide, me confie qu'il est arrivé la semaine dernière et qu'il a pris 18 mois, mais qu'on l'a transféré ici, car il n'y a plus de place dans le bloc des courtes peines.

— Et toi ? Tu as pris combien ?

Cette question innocente ravive en moi des flashes avec Savannah, une saveur âpre de whisky-coca et des images que je ne veux plus revoir. Je lui réponds avec mes doigts, même lorsqu'il me demande le nombre d'années qu'il me reste à tirer.

— Encore deux ans ? Et tu es tombé pour quoi ?

Il n'en saura rien. Kalon déduit dans mon regard que la conversation m'ennuie et il se rabat sur son couchage en lorgnant les deux lits intacts.

— Je peux me mettre en haut ? J'étouffe la nuit avec le sommier au-dessus de la tronche.

*Je sais ce que c'est...* Mais quand on a passé plus de 1 400 jours, enfermé, on s'amuse d'un rien, et j'ai décidé de jouer de mon autorité, il faut bien se distraire un peu. Patiemment, j'attends qu'il interprète mon silence comme une marque d'approbation. Je ne laisse rien paraître lorsqu'il étale ses affaires sur le lit avec une candeur qui prête à sourire. Je le laisse se vautrer sans mon consentement avant de quitter le mur, de tirer sèchement son matelas pour le foutre par terre et lui adresser un regard qui veut dire « Là, au moins, tu ne suffoqueras pas ».

Les bras croisés, dans la peau de celui qui décide, j'attends, je jubile, mais rien ne vient. Pourtant ses billes s'animent de colère, à croire que la peur le castre et le tétanise.

— C'est quoi ton problème ?

Crucifié par mon regard, écrasé par ce que je ne dis pas, ses épaules s'affaissent et il soupire comme on jette l'éponge. Il ne devrait pas se laisser marcher sur les pieds, il aurait tout intérêt à affirmer sa personnalité, mais il faut croire que c'est un tendre parce qu'il accepte son sort puis rassemble ses affaires au sol avant de se poster devant le lavabo pour mieux changer de sujet.

— Putain, toujours pas de flotte. Je suis sûr que les canalisations sont en rade !

*Bienvenue chez moi, l'ami.*

— En plus ça caille grave dans ce bloc !

En effet, il n'est pas rare qu'avec le froid, les pensionnaires soient obligés de faire l'impasse sur l'hygiène. Un minuscule filet d'eau coule sur ses doigts, et il renchérit en déplorant que nous soyons tous privés de douche ce matin.

— Je vois ma mère, aujourd'hui. Je voulais être présentable. Fait chier !

Je réalise que c'est le jour des visites, ce moment où tous les proches marqués par la justice viennent donner du temps, tisser le lien, entretenir l'amour. Et s'il tient à être propre pour sa mère, je n'ai aucun effort à fournir en ce qui me concerne. Il y a longtemps qu'on ne vient plus me voir, à ma demande. Je ne le mérite pas, je ne l'ai jamais mérité.

— Quelqu'un t'attend, toi ?

Le rôle du gros dur ne me distrait plus, ma vieille amie la mélancolie revient me nouer la gorge et je ferme les paupières longuement avant de concéder un soupir. Lentement, je me mets accroupi, ramasse son pieu pour l'installer en haut. J'ai fini de jouer, que je dorme en haut ou en bas, mes cauchemars sont toujours les mêmes. Alors, je m'empare de ses effets personnels que je dépose sur le lit dans lequel il n'étouffera pas avant de tapoter son épaule dans un silence qui veut dire « moi aussi, je suis réglo ».

Ça s'excite dans les couloirs, les détenus sont appelés par leur matricule pour rejoindre les parloirs. Kalon me remercie pour son pieu avant de

quitter la cellule, je me laisse surprendre par une empathie qui me dépasse et je retourne à ma solitude. Rivé à la fenêtre, me voilà en train de mater la cour déserte et enneigée, je rêve d'être ailleurs, de voyages, de photographies, jusqu'à ce que la voix de Davis me surprenne.

— Solveig ? Tu as de la visite.

Aussi étonné d'être appelé par mon prénom que par la nouvelle, je me retourne en fronçant les sourcils.

— Ton avocat est là.

Menottés poings-pieds, je longe le box des parloirs observant derrière le Plexiglas l'effervescence des femmes apprêtées, puis Davis me libère dans la salle dédiée aux visites où l'on peut se parler sans barrières. Au milieu des familles réconciliées pour quelques minutes, Kyle est très chic dans son costume cintré, et il paraît un peu plus jeune à chaque fois que je le croise.

— Comment tu vas, vieux ?

Depuis que je vis ici, je ne sais pas répondre à cette question. Les accolades étant interdites, on se contente de percuter doucement nos poings et il m'invite à m'asseoir sur la table juste à côté.

— Je suis au courant pour ton passage en isolement. C'est moi qui ai fait pression pour que tu sortes.

Je ne suis pas vraiment étonné, ce mec accro aux crèmes antirides et botoxé dès l'apparition de son premier cheveu blanc, veille sur ma sécurité depuis que je pourris en cellule.

— Tu ne veux toujours pas causer ?

*Toujours pas, désolé.* Je contemple ses souliers vernis, définitivement, Kyle est très classe.

— En tout cas, c'est quand même dingue, cette prison ! C'est toi qui te fais agresser, et tu termines en haute sécurité.

Il y a longtemps que je ne porte plus aucun jugement sur la notion de justice ni sur le fonctionnement de cette jungle. Et pour tout dire, je m'en contrefiche, car mon œil formé à la photo préfère se délecter de ce visage familier teinté de renouveau. Kyle a les tempes grisonnantes de manière précoce. Son implantation recule légèrement depuis la dernière fois. Et sous les néons, avec son nez fier à l'arête bien dessinée, je lui trouve un petit air de Tom Cruise. Il a changé de montre, je crois qu'il a toujours aimé ce qui brille. Je ne valide pas sa cravate, mais les goûts et les couleurs...

— Le bruit court que les parents de Savanah ont engagé des types pour te tuer.

*C'est bien plus qu'un bruit, Kyle. Et ça ne date pas d'hier.*

— J'imagine qu'ils ont mis du temps pour soudoyer les *Numbers*. J'ai appris par indiscrétion que ta peine ne suffit pas aux yeux du gouverneur et de sa femme. Ils t'ont dans le collimateur.

Ils veulent me voir mort, je peux l'entendre. Le temps n'efface rien, j'aurais sans doute fait pire à la leur place. J'imagine que même pour des puissants, il faut quelques années afin de corrompre les bonnes personnes et m'atteindre au fond du trou. Sur un ton grave, Kyle poursuit.

— Du coup, j'ai déposé un recours.

*Pardon ?* J'en fronce les sourcils, il joint ses mains devant mon regard stupéfait et cherche à planter ses yeux dans les miens.

— Tu es enfin éligible à l'aménagement de peine. Le dossier est lancé.

Dans le doux brouhaha des retrouvailles, sous l'œil vigilant des gardiens, Kyle s'approche et murmure.

— C'est une simple formalité. Ton dossier est solide. Ton séjour en isolement est une erreur, et tu n'y es pour rien.

D'après ce qu'il dit, je bénéficie d'un bon comportement, je suis en danger de mort avec le gang qui veut ma peau et je n'ai jamais fait la moindre vague auprès de l'administration.

— Le dossier est en cours. Tu vas passer une bête évaluation devant une psy. Il te suffit de desserrer les mâchoires, tu montres que tu es équilibré et à toi la conditionnelle.

Je ne sais pas si c'est magnifique ou cruel, il vient de planter en moi quelque chose qui se veut à double tranchant : la graine de l'espoir. La lumière au bout du tunnel, la sortie à portée de main, mais aussi le risque d'être déçu en cas de pépin. J'ai passé tellement de temps ici à accepter mon sort que j'avais cessé de croire à une sortie anticipée. Je comptais chaque jour, comme un coup de fouet mérité après ce qu'il s'était passé. À présent, la bouche en cœur, il me propose de raccourcir ma pénitence de deux ans. C'est si nouveau que, pour la première fois depuis très longtemps, j'entrouvre la bouche afin de me prononcer.

— OK...

C'était court et caverneux, je suis presque étonné de m'entendre parler.

— Quoi c'est tout ? Solveig, sérieux ?

— C'est sûr au moins ?

— Sûr de sûr ! Tu seras bientôt loin d'ici.

L'étincelle dans ses yeux me fascine, il me voit déjà libre. J'ai prononcé deux phrases coup sur coup, je m'épate moi-même puis tape sur sa cuisse.

— Alors, merci.

— De rien, vieux. C'est le moins que je puisse faire.

Il a beau être avocat, c'est surtout un ami de longue date. À la lueur de notre adolescence, de nos 400 coups, de nos chagrins et de nos petites victoires, il me prend dans les bras avant d'être recadré par un maton. Kyle se ressaisit, s'éloigne à bonne distance, ajuste sa cravate et conclut dans un sourire qui me réchauffe le cœur.

— Tu vas enfin pouvoir voir... « qui tu sais ».



# Chapitre 5

Sixtine



Hantée par la pancarte qui dénonçait mes fautes, je roule avec prudence vers le sud de la péninsule dans un silence ponctué par mes balais d'essuie-glaces évacuant la neige – mais pas mes remords. J'ai beau m'éloigner du centre-ville, j'ai l'impression d'avoir encore cette femme au bonnet vert dans mon rétroviseur. Et pour me défaire de la culpabilité, je détricote les mécanismes qui nourrissent ce sentiment, déformation professionnelle, sans doute.

Cette veuve a raison d'être furieuse, sa souffrance est légitime, il me faut l'accepter. Tandis que ma Tesla fend un paysage de sapins givrés le long de la baie, Carly m'envoie une invitation à rejoindre sa partie en ligne pour la défier dans le *metaverse* et tronçonner du zombie entre copines. Elle se défend à qui veut l'entendre de développer une addiction au gaming, moi je crois qu'une part d'elle refuse simplement de grandir. En même temps, cette petite boule d'énergie a décroché il y a deux ans le métier qui fait rêver des millions d'adolescents : testeuse de jeux vidéos. Autant dire qu'elle n'est pas prête à se sevrer d'une quelconque manette dans un avenir proche. Je me surprends à sourire pour la cause définitivement perdue d'une amie indéfectible quand je reçois un appel qui envahit l'habitable.

Un appel qui provient de l'Institut psychiatrique d'Anchorage. Un appel qui me noue invariablement l'estomac.

— Docteur Slater ? Désolée de vous déranger en consultation.

— Je suis au volant, je vous écoute.

— C'est au sujet d'Izia... ça ne va pas fort.

Ma montre affiche un pouls battant tous les records, c'est toujours le cas dès qu'on m'appelle pour Izia.

— Je suis en retard pour prendre mon poste. Pouvez-vous lui administrer les benzodiazépines habituelles ? Je passerai à mon retour de Spring Creek.

— Elle fait preuve d'une grande agressivité, on ne peut pas l'approcher. Souhaitez-vous que je demande aux infirmiers d'employer la force ?

Dans un soupir, je modifie mon trajet GPS sur le tableau de bord et rebrousse aussitôt chemin. Je trouverai bien une excuse à présenter au directeur de la prison.

— Non, ne lui faites pas de mal, j'arrive. Dites-lui que je suis là dans 10 minutes.

\*

C'est sous une neige abondante que je coupe le contact sur le parvis du centre psychiatrique. Au pas de course, je regagne le bâtiment moderne composé de blocs ocre et crème, barré de vitres teintées et surmonté d'un étrange triangle en acier à l'entrée. L'air chaud des couloirs jaunes m'envahit et j'ôte mon manteau en regagnant la section ouest, au premier étage. En approchant de la porte, je tends l'oreille, mais il n'y a pas d'effusion de larmes, pas d'éclats de voix non plus. Je reste aux aguets en toquant doucement, et pénètre dans la chambre d'une vieille amie.

— Izia ? C'est moi...

Son lit est sens dessus dessous, une bouteille d'eau minérale traîne à terre, des dizaines de mouchoirs en papier jonchent le sol et j'aperçois sa silhouette frêle assise devant la baie vitrée. L'air est chargé de tabac froid et de notes sucrées de framboise, mais il flotte un parfum de folie entre ces

murs pastel. Dans une sérénité qui tranche avec le bazar qui règne ici, elle coiffe sa longue chevelure face à son miroir fendu en étoile, avec son éternel cendrier pour seule compagnie. Une des largesses que le personnel lui a autorisée suite à mon insistance.

On peut sentir toute la misère du monde sur ses minuscules épaules dépassant de ses mèches d'un blond polaire fraîchement décolorées, mais elle garde une certaine distinction dans ses manières. Chaque geste est appliqué, puis elle délaisse délicatement la brosse sur la commode avant de s'emparer d'un paquet de cigarettes et de m'en proposer une.

— Non, merci. J'essaie d'arrêter.

— Allons, Sixtine... Il faut bien mourir de quelque chose...

C'est ce qu'elle répond toujours avec son sourire triste et sa voix grave qui ne sait pas tricher. Pressant le filtre de ses lèvres patiemment grimées de rouge, Izia insiste sans se retourner, sans même croiser mon regard.

— Allez, comme au bon vieux temps, docteur Slater...

Depuis le reflet du miroir brisé, j'observe sa pomme d'Adam roulant de bas en haut, et je peux lire dans ses yeux agités qu'elle vient de traverser une phase de turbulences qui nécessite de ne pas la contrarier. Alors j'accepte, elle dégage un briquet caché dans son décolleté à la manière d'une grande dame et me le tend en prenant soin de rester de dos. Comme si je ne méritais pas de lui faire face, car selon Izia, je ne suis digne que d'entendre ses plaintes.

— J'arrive à la fin de ma tablette, « docteur ».

— Tu en consommes beaucoup en ce moment...

Elle ricane d'un souffle incrédule, dégage délicatement ses cheveux presque blancs de son front tandis qu'une larme vient compromettre son maquillage.

— La faute à qui ? Alors, rédige ton ordonnance et laisse-moi mourir à petit feu.

Les volutes blanches l'enveloppent et dans sa longue robe de chambre, on dirait une sirène sur le déclin, une ancienne star à qui il ne reste que le privilège des caprices. J'abandonne aussitôt ma cigarette dans le cendrier, je refuse de céder à son chantage émotionnel sans contrepartie.

— On pourrait en discuter ?

— À moins que tu veuilles me faire sortir d'ici, je crois qu'on n'a rien à se dire.

— Izia... s'il te plaît...

Exhalant bruyamment sa fumée, elle me tourne davantage le dos pour mieux rompre le contact. À vrai dire, j'ai perdu le lien avec elle, il y a longtemps. Difficile de soigner qui que ce soit quand le dialogue est impossible. Elle s'est peu à peu réfugiée dans le silence, un mutisme qui m'afflige et que je regrette profondément. Et lorsqu'elle me parle, c'est pour mieux m'envoyer sur les roses. Quelque part, sa souffrance me tient en laisse, et je me contente d'ouvrir mon sac à main afin de lui prescrire la seule chose qu'elle attend de moi. Je griffe à la hâte l'ordonnancier et redeviens son dealer en blouse blanche.

— La voilà, ta prescription. Maintenant, essaie de tenir bon, il faut aller de l'avant.

Avec une lassitude pesante, Izia tapote sa cigarette puis s'admire dans les fragments de miroir avant de pousser intentionnellement le cendrier qui éclate à ses pieds.

— Je suis exactement comme lui, vois-tu. En mille morceaux, à cause de toi.

— Ce n'est pas moi qui ai poussé ce truc par terre...

— Le résultat est le même.

— Ne dis pas ça... Les choses peuvent encore évoluer.

— Je le dis et je le pense. On ne peut pas recoller ce qui est brisé. Même en m'enfermant dans cette putain de maison pour tarés.

— Tu sais très bien que je l'ai fait pour ton bien.

— Change de disque, Sixtine ! C'est ce que tu répètes tout le temps. Tu n'as que cet argument à la bouche ! Tu as l'impression que je vais mieux ?

D'un mouvement réflexe gorgé d'empathie, je pose ma main sur son épaule aussi douce que noueuse mais Izia se dégage avec agacement.

— Ne me touche pas ! Sors d'ici !

— Tu me fais venir en urgence, puis tu me rejettes. Il va falloir te montrer un peu moins soupe au lait, Christian.

Prononcer son ancienne identité m'a échappé, et j'ai déclenché la fureur de la bête, quelque chose qui vient piétiner la tendresse que j'ai pour elle. Cette fois, Izia se dresse d'un bond pour se retourner, mais elle n'a plus rien de féminin lorsqu'elle me colle une claque. Le choc me saisit, il n'avait jamais levé la main sur moi et elle n'avait jamais franchi ce stade. Izia respire fort, son visage tordu par un mélange de rancœur et de regrets me condamne. Des éclairs dans ses yeux me vouent une haine qui dépasse l'entendement, et son index me désigne coupable.

— Casse-toi d'ici et ne prononce plus jamais mon nom.

# Chapitre 6

GoWeig



La longue sirène mettant fin aux visites a sonné, j'ai quitté mon cher Kyle lifté jusqu'aux oreilles pour retrouver la fraîcheur des gourmettes aux poignets. En file indienne, le long des parloirs, on s'est fait aboyer dessus comme du bétail pour mieux nous ramener à la réalité de nos quartiers. Mais ça ne m'a pas empêché de continuer à espérer sortir d'ici plus vite que prévu, ni de penser à la seule personne pour qui purger ma peine valait le coup. Dans le bloc des cas désespérés, on s'attendait à regagner nos cellules, mais les canalisations se sont remises à marcher. J'aurais cru que la nouvelle allait réjouir Kalon, mais il se contente de sécher ses joues et de baisser ses yeux gonflés par un chagrin dont je ne sais rien.

Les ordres hurlés résonnent contre le carrelage des douches, on nous parque trois par trois, jusqu'à ce que l'eau chaude tant attendue finisse par nous brûler. Dans la vapeur ambiante, la perspective de me barrer d'ici me rattrape, je me savonne avec un mélange étrange d'excitation et de vigilance. Bientôt, je serai dehors, à condition que personne ne me fasse la peau avant. Mon esprit déambule dans les couloirs de mes pensées comme j'en ai pris l'habitude, jusqu'à ce que le regard gris clair de mon colocataire vienne tout foutre en l'air. *Qu'est-ce que t'as ?*

— Va pas croire que je te mate, mec !

*Ça y ressemble, pourtant.* Je garde la mâchoire verrouillée puis me frictionne le visage jusqu'à ce qu'il se sente obligé de se justifier en désignant mes hématomes.

— Tu as pris cher, on dirait...

Du bout des doigts, je tâte ma balafre et je dois admettre qu'elle est plus vilaine que douloureuse. Une fois n'est pas coutume, je suis disposé à engager la conversation, mais au moment où j'ouvre la bouche, un bruit sec me fait sursauter. Volteface, je suis prêt à me défendre, à sauter à la gorge de n'importe qui. Parce que personne ne m'empêchera de revoir celui à qui je dois beaucoup. J'ai le cœur tapant, mes bas instincts qui coulent dans mon sang, mais il n'y a pas l'ombre d'une menace, juste un mec qui a fait tomber sa trousse dans le compartiment d'à côté. Je desserre les poings, baisse lentement la garde et chasse les images d'une nuit où j'ai bien failli y passer.

— Tourne-toi, détenu ! Je veux pas voir ta bite, mais ton joli petit cul ! Allez !

J'obéis, mais au moment de me remettre sous le jet, j'aperçois au loin les *Numbers* qui déboulent et m'avertissent d'un sourire menaçant.

\*

## Sixtine

Roulant au pas, sous la surveillance des miradors blanc et bleu qui se détachent des clôtures surmontées de barbelés, j'avance en direction du portail en acier sous bonne escorte. Au niveau de l'accès jouxtant la cour enneigée, mon badge est présenté au garde à l'entrée. La voiture est inspectée, et tout ça n'est que le début de la valse du protocole de sécurité.

Mon sac et ma trousse passent au détecteur de métaux, je signe les formulaires requis, franchis les sas sécurisés qui me plongent dans un bouillonnement de testostérone et de brutalité. Les bureaux aux vitres blindées surplombent la salle commune composée de tables d'acier

boulonnées au sol pour éviter les dégâts en cas d'émeute. En face, de l'autre côté, on peut distinguer le balcon donnant sur les chambres des détenus les plus dangereux. Dans le couloir dédié aux personnels de l'administration, l'équipe d'extraction discute avec quelques gardiens et me salue avant que le directeur et sa fidèle moustache fassent irruption pour me cueillir. Ron Conroy, ce quinquagénaire presque chauve, tient à saluer chaque employé en leur donnant un gobelet de café, et je n'y coupe pas. Même si c'est pour m'enguirlander.

- À ce rythme-là, vous allez bientôt venir pour l'heure du goûter !
- Excusez-moi.
- Excuses acceptées. Mais être une petite célébrité ne vous autorise pas à me laisser en plan à l'avenir.
- Ça n'arrivera plus. L'émission sur KGOT-FM s'est éternisée.
- Arrêtez... J'ai écouté l'émission, elle est terminée depuis un bail. Avec son air sévère, il déplore mon mensonge, mais son regard tendre ne m'en tient pas rigueur. Alors j'en profite pour jouer les curieuses.
- Vous avez trouvé ça comment ?

Son sourire me laisse penser qu'il retire de mon passage sur les ondes une certaine fierté puis il m'adresse un clin d'œil en m'invitant à marcher.

- Vous savez ce que je pense de vous, Slater...

Il m'emboîte le pas avec sa pile de dossiers sous le bras et me tend les requêtes des détenus avant de tiquer sur mon visage.

- Qu'avez-vous à la joue ?

Inutile de lui mentir deux fois, ça reviendrait à bafouer le respect qu'il me témoigne. Dans un soupir désolé, je lui confie la vérité.

- J'ai eu un début de journée difficile.
- Alors, je vais vous changer les idées. Tenez...

Entrant à mes côtés dans mon bureau refait à neuf, Ron énumère les cas qu'il a préalablement examinés. Cet homme connaît le profil de chaque prisonnier, pas sur le bout des doigts, pas de A à Z, mais suffisamment pour instaurer chez moi une espèce de fascination qui m'inspire. Il lisse sa



moustache, pose une fesse sur mon espace de travail méticuleusement rangé et me brosse le portrait de la journée.

— Jeff, Saxoman, Tonton Chimbull et GodyGody veulent une accréditation pour tenir l'épicerie.

— Ils veulent tous tenir l'épicerie...

— À qui le dites-vous. On a les « habitués » que je vous ai glissés au fond et quelques premières demandes que vous devez prendre en charge en urgence.

— Tout est urgent, comme hier et comme demain...

— À moins que vous trouviez un moyen de pousser les murs, il faut que vous m'en fassiez sortir quelques-uns à la fin du mois.

— Monsieur Conroy, vous savez bien comment je procède. Je ne veux pas bâcler mes évaluations.

— Et moi, je suis obligé de faire pioncer des courtes peines avec des tueurs en série. Ça déborde, donc on s'y met, fissa.

Je délaisse mon café brûlant pour éplucher les requêtes prioritaires. J'écarte les criminels sexuels de bon matin, je survole les demandes farfelues puis m'arrête sur un dossier que je n'ai jamais traité auparavant. Derrière le matricule 1 610 se cache un nom qui attire mon attention, si bien que je le prononce à haute voix.

— Solveig Holm ? Ça me dit quelque chose...

— Et pour cause, c'est l'affaire Savanah Cayle.

\*

*Solveig*

Les cheveux encore humides, menotté comme il se doit, je me poste dans le dos de Kalon, afin de marcher au pas, sur les ordres des matons mal lunés. En rang d'oignons, on est comptés, et rapidement sommés de bouger notre cul jusqu'à la sortie. Le corridor est baigné de lumière, puis rapidement envahi par un froid polaire lorsque les gardiens ouvrent les portes menant à la cour. L'air est mordant, plus tranchant que nos liens

trop serrés lorsqu'on déambule le long du mur pour rejoindre le gymnase sans croiser les petites peines.

J'observe la promenade givrée en sentant la nostalgie de la période estivale et des activités en plein air tandis que Kalon se ratatine sous l'effet de la température.

— Putain ça caille, sévère ! On va crever, mec. On sort tout juste de la douche...

J'aimerais lui dire qu'il finira par s'habituer à sa combinaison trop fine, parce qu'on s'accommode de tout. Je voudrais lui dire que lorsqu'il aura le cœur aussi froid que le sol, plus rien n'aura d'importance, mais notre petite discussion n'aura pas lieu, car le gardien nous a dans le nez.

— On avance les tarlouses ou je vous pète les rotules illico !

Menacés par la matraque, on s'exécute et j'aperçois alors dans l'enfilade de têtes rasant le mur, un skinhead qui se retourne dans ma direction. C'est le numéro 13, et lui n'a pas froid, ni peur de prendre un abattage en règle par les matons. Parce qu'il me fixe avec une lueur perverse et tranche sa gorge de son pouce pour me faire passer un message on ne peut plus clair.

\*

## Sixtine

J'ai entre mes doigts le dossier de l'homme inculpé pour l'accident ayant coûté la vie à la fille du gouverneur. Ce drame a défrayé la chronique, une mort qui a fait couler autant d'encre que la tuerie de Juneau. La curiosité me pousse à approfondir le cas du matricule 1610, c'est plus fort que moi. Un homicide involontaire plaidé coupable avec circonstances aggravantes, des aveux déposés immédiatement, c'est même ce fameux Solveig qui a prévenu les autorités, rien n'est banal dans cette histoire. Ron termine enfin son café et me dresse un topo des plus intrigants.

— Cet homme ne fait pas de vague, aucune demande auprès de l'administration avant ce recours.

— Je vois qu’il sort d’isolement. Difficile de lui accorder un aménagement de peine.

— Son codétenu lui a sauté dessus avec une cuillère aiguisée finement. Vu que le type était un *Numbers*, j’ai préféré écarter 1610 du gang le temps que les choses se tassent.

— Un règlement de compte ?

— Possible... En tout cas, Davis était de garde. Il m’a confirmé que 1610 n’a fait que se défendre.

— Pourquoi on ne m’a pas prévenue ? Et puis je vois qu’il n’y a pas de rapport rédigé sur cet incident. Quelqu’un a auditionné ce fameux Solveig ?

— Non. Parce qu’on l’appelle « La Tombe ».

— Je ne comprends pas. Pourquoi La Tombe ? Où voulez-vous en venir ?

Son regard fatigué s’anime d’une lueur malicieuse qui murmure « tu sais très bien où je veux en venir ». Ron inspire profondément, quitte sa place et tapote mon épaule avec bienveillance et l’œil légèrement rieur.

— Ce dossier devrait vous plaire... Ce type n’a pas ouvert la bouche depuis quatre ans.

\*

*Solveig*

*Onzième poussée, et de douze.* Le bruit sourd de la fonte heurtant le métal du banc est avalé par le vacarme du gymnase, je guette tout mouvement suspect et reste sur mes gardes. Ma dernière série de développés couchés n’a pas suffi à m’ôter de la tête la menace du numéro 13. Alors j’essaie de me montrer plus humain avec mon voisin de chambre, et lui laisse ma place en l’invitant à s’installer d’un signe de la tête. Si je prends le temps de guider la barre sur son torse, c’est parce qu’en cas de pépin, on a plus de chance de s’en sortir à deux.

— Mec ! T’as chargé comme une mule ! J’peux pas, ça pèse une tonne !

Il est tout rouge en contrebas, les veines prêtes à péter, ça pourrait me faire sourire si les gardiens ne tournaient pas un à un le dos. *Ça pue le coup*